

LIBRAIRES

Qui est-ce qui écrira un livre sur l'histoire des libraires?

Qui est-ce qui me renseignera sur Barbin et Sommaville, les célèbres libraires du xvii^e siècle?

Cazin, dont les publications sont si coquettement illustrées par Eisen et Marillier, Cazin est plus connu, grâce à une excellente monographie de M. Brissart-Binet.

Mais c'est surtout le xix^e siècle, notre siècle, qui pourra être surnommé à juste titre le siècle des libraires.

L'avant-garde y est représentée par les Bos-sange, les Ladvoat, les Gosselin, les Didot, les Lefèvre, les Renouard.

Bientôt surgit Eugène Renduel, le libraire par excellence du romantisme, qui rappelle à lui l'art de la vignette et la mode du frontispice. Il est suivi dans cette voie par Perrotin, Furne, Ernest Bourdin, dont les éditions demeureront toujours des chefs-d'œuvre de luxe et de goût.

A l'heure qu'il est, on ne compte plus les beaux livres et les fastueux libraires. Chaque jour voit

naître une merveille, — ou tout au moins un bijou.

Qu'il est loin le temps où l'auteur des *Femmes savantes* pouvait railler en ces termes :

Souviens-toi de ton livre et de son peu de bruit!
— Et toi, de ton libraire à l'hôpital réduit!

Un libraire à l'hôpital! Voilà de ces injustices du sort qui ne se rencontrent plus heureusement dans notre époque.

Interrogez les frères Garnier, qui déjeunent d'un oignon cru et se bâtissent des palais.

Allez dans la maison Hachette, ce ministère.

Interrogez Dentu, fils et petit-fils de Dentu.

Visitez Didier, fils de Didier.

Voyez Charpentier, fils de Charpentier.

Poussez jusque chez Plon, fils de Plon, — et demandez-leur à tous de vous dire où sont les libraires à l'hôpital réduits.

Ils se mettront à rire; et, pour peu que vous ayez un manuscrit sous le bras, ils vous l'arracheront, et vous offriront en échange une liasse de billets de banque.

Tant les mœurs sont changées!

Il y a eu des libraires qui écrivaient.

Ceux-là n'ont pas toujours été les mieux inspirés.

Le libraire Werdet a écrit un volume de récriminations sur Balzac. Il raconte avec force sou-

pirs les plantureux dîners que lui fit faire (et payer) l'illustre romancier au restaurant des Frères-Provençaux.

Le libraire Barba, premier du nom, a écrit un volume de *Souvenirs*, qui est bien un des ouvrages les plus étonnants que je sache. Voici un fragment qui donnera une idée du reste :

« J'étais au café du Théâtre-Français avec mon ami Offeld, qui y vient depuis cinquante ans, lorsque Pigault-Lebrun entra, m'apostropha en me disant :

» — Tu n'auras pas mon roman nouveau, car je l'ai vendu 3000 francs à un autre libraire.

» Je lui répondis :

» — Je te parie un bol de punch que je l'aie.

» Nous touchâmes dans la main, le pari eut lieu, et je lui dis :

» — C'est que je t'en donne 3000 francs.

» Il me répondit :

» — Matin, tu me connais bien ! Tu sais bien qu'il est à toi pour 1800 francs.

» — Et le bol de punch ? lui dis-je.

» — Je vais le payer.

» Et il le paya malgré moi. »

Le style du père Barba est trop réjouissant pour que je n'en donne pas un autre échantillon.

« En 1825, ma boutique ayant été fermée et mon brevet perdu, je rencontrai dans les bureaux de la police et des ministères un monsieur que j'avais connu à douze ou quatorze ans, élève

d'Allan au cirque Franconi, rue Mont-Thabor. C'était mon ami le baron Taylor, *que mon âme appelle et appellera toujours Isidore...*

» Il était alors commissaire-royal près la Comédie-Française, et, par son canal, j'obtins une entrevue avec le bon et excellent M. de Corbière, ministre de l'intérieur. Le ministre me fit asseoir auprès de son feu, et là, de la manière la plus amicale, il me reprocha d'avoir vendu des ouvrages libres. Je lui répondis :

» — Monseigneur, si vous aviez mon âge, vous sauriez que la première édition de *Justine*, en deux volumes in-octavo avec figures, s'étalait sur les quais.

» — C'est vrai, répliqua-t-il, car je l'ai achetée à un étalage; quai des Théatins.

» Ma position avec lui n'était pas gaie; j'avoue que j'ai pleuré, et lui aussi; mais il n'était pas libre... »

Que dites-vous de ce ministre s'accusant d'avoir acheté *Justine* et mêlant ses larmes à celles du bon Barba?

... Ne quittons pas encore les libraires, mais reprenons le ton sérieux.

Gozlan, Léon Gozlan, que j'ai beaucoup connu, beaucoup aimé, et qui m'honorait d'une sympathie que je compte parmi mes meilleurs titres littéraires, Gozlan avait des idées particulières sur les succès obtenus en librairie.

Un jour que j'étais arrivé chez lui en brandis-

sant — avec une certaine satisfaction intime — un numéro de journal dans lequel j'avais écrit un article enthousiaste sur un de ses romans, *Aristide Froissart*, je fus surpris d'apercevoir dans sa physionomie, au lieu de l'expression de contentement à laquelle je m'attendais, quelque chose comme un nuage de chagrin.

A mesure qu'il parcourait mon article, son sourcil se fronçait de plus en plus.

Lorsqu'il eut fini, il me serra la main en soupirant.

— Merci, mon ami, me dit-il d'un ton mélancolique ; je vous remercie...

Et un second soupir s'exhala de la poitrine de Gozlan.

— Qu'avez-vous ? lui demandai-je étonné.

— Rien.

— N'êtes-vous pas satisfait de mon article ?

— Pourquoi n'en serais-je pas satisfait ? Vous avez cru m'être agréable.

— Me serais-je trompé ? dis-je vivement.

— Non, dans un sens... oui, dans l'autre.

Et Gozlan ajouta avec effort :

— Encore un de mes livres que vous allez tuer !

Je levai sur lui un regard tellement déconcerté qu'il ne put s'empêcher de sourire.

— Eh oui, mon cher ami, reprit-il ; vous me rendez, à votre insu, un très-mauvais service.

— Moi ?

— Vous-même.

— Avec cet article?

— Avec cet article. Vous ne comprenez pas?

— Pas du tout, je vous assure.

— C'est bien simple pourtant, dit-il; vous allez attirer l'attention sur mon livre.

— Je l'espère bien!

— Il sera lu.

— Et relu.

— Il se vendra.

— Et beaucoup, comme il le mérite! m'écriai-je de plus en plus ébahi.

— Eh bien! voilà le mal, dit Léon Gozlan avec un ton d'accablement.

— Pourquoi?

— Pourquoi? Ah! pourquoi!... parce que d'ici à longtemps vous allez m'empêcher de le revendre.

Là-dessus, Léon Gozlan voulut bien entrer dans quelques explications.

Il n'avait pas qu'un seul éditeur; sa production étant relativement assez active, il allait de Michel Lévy à Dentu, de Dentu à Hetzel, de Hetzel à Sartorius.

Il vendait chaque roman pour deux ans, trois ans au plus, moyennant une somme payée comptant. Pendant ces deux ou trois ans, il n'avait plus rien à y voir; — que le roman fit son chemin ou ne le fit pas, cela ne le regardait plus.

Il est certain que Gozlan aurait eu plus d'avantage à traiter autrement, — par exemple à prélever un droit par volume ou par édition; — mais Gozlan, dont la physionomie était celle d'un juif portugais, avait l'horreur plutôt que l'ignorance des affaires d'argent. Il aurait été gêné de demander ou d'attendre les comptes d'un libraire; pour rien au monde il n'aurait consenti à fourrer le nez dans des registres de commerce.

Voilà pourquoi, malgré la perte évidente qui en résultait, Léon Gozlan trouvait plus simple et plus commode de céder ses romans pour un temps déterminé et moyennant une somme *une fois payée*, — comme on dit entre paysans.

Dès lors, pas de discussions possibles.

Le délai expiré, Gozlan rentrait dans la propriété de son ouvrage, et désormais il pouvait, quand cela lui plaisait, aller le revendre à un autre éditeur.

Ordinairement il laissait s'écouler quelques années, selon le plus ou moins de retentissement qui s'était fait autour dudit ouvrage. Maintenant on comprend qu'il n'avait aucun intérêt à désirer des articles, — au contraire. Son contentement était sincère lorsqu'il pouvait dire au second libraire :

— Mon cher, le livre que je vous propose a passé tout à fait inaperçu. C'est comme une nouveauté que vous allez donner au public.